

Le saisonnier
et son ombre



JEUX DE LA POUDRE ET DU PRINTEMPS

« R

ECHERCHE figurants" disait l'annonce. Stephen avait cédé à la tentation du travail. Précisément les offres d'emploi étaient moins dissuasives ces temps-ci. On demandait moins d'ingénieurs-système, d'audits internes et de fiscalistes. Dernièrement on avait fait appel à des "fumeurs de cigarillos". Aujourd'hui il fallait des figurants de cinéma pour une grande fresque historique et sociale.

Rendez-vous était donné à la gare de Barbençon. C'était une grande bâtisse prévue pour un trafic qui ne s'était jamais confirmé. Aux plus hauts étages les volets pendaient. Avec Stephen ils étaient quatre ou cinq qui passèrent le seuil au-delà duquel les billets et les idées reçues ne son plus valables.

Les figurants étaient bien traités. La chère était bonne et le logement honorable. Les premiers jours, il ne fut pas question de tournage. On leur dit seulement qu'il s'agissait d'un film comportant de longues séquences guerrières. En attendant, ils purent visiter la ville et ses environs. La lumière du printemps bouleversait le monde. Les mélèzes commençaient à peine cette végétation d'un vert si doux que les yeux s'y reposaient involontairement. Les prés embaumaient de narcisses et les hôtes urbaines dans leur uniforme bleu myosotis étaient avenantes. Stephen suivit l'une d'elles. Elle s'appelait Archangelina et portait le numéro de matricule 638758, ce qui ne manquait pas de poésie.

Le groupe des figurants approchait maintenant la centaine. Ils durent subir des conférences sur la tactique et l'ambiance du champ de bataille et des séances d'habillage. Ils virent passer des acteurs connus en costumes chamarrés. Et l'on se mit en route.

On cheminait longuement sur les sentiers. Sur le sol, des marques de craie signifiaient qu'à partir de là les caméras entraient en action. Souvent il fallait courir en hurlant dans des pierriers instables. C'était de la guerre qu'il s'agissait dans sa cruelle simplicité. On aurait dit que le metteur en scène préférerait l'image réelle de l'épuisement à sa simulation. Les figurants n'étaient pas des acteurs. On ne pouvait leur demander de faire comme si. De vraies gouttes de sueur se frayaient un passage dans la gangue poussiéreuse des fronts et des torsos.

Il y avait de très belles images. La saleté des hommes avait fait de leur corps des peintures parfaitement mimétiques des couleurs et des formes parmi lesquelles ils se glissaient. Il fallait une attention soutenue pour distinguer le pointillé mouvant de la file indienne dans la montagne écrasée de chaleur. Peu à peu on voyait se condenser une ligne hésitante, comme des rochers se tirant les uns les autres. Et c'était la halte. Alors aucun visage n'était quelconque pour la caméra qui les capturait tous. La fatigue faisait trembler les images. Le frémissement d'une veine sur une tempe maculée de sueur, un regard perdu dans le ciel d'où peuvent jaillir la surprise et la mort, le geste de l'homme qui gratte la croûte filamenteuse de sa peau, tout cela la caméra l'aspirait goulûment.

Le sixième jour de marche, un homme fit une chute mortelle dans un ravin, trébuchant d'un sentier en balcon. La caméra ne perdit rien de

ses derniers instants, ni des meurtrissures de son corps. Un contre-jour soigné mit en valeur le regard déjà vitreux, selon l'expression consacrée, et un bouquet de graminées subtilement bercées par le vent.

Et ce fut le matin du quinzième jour. Les hommes se levèrent joyeux. Le soir même ils allaient regagner la ville. Peut-être allait-elle surgir lumineuse et fraîche au détour du sentier? Boire! Laisser l'eau les baigner! Laisser couler l'eau, infiniment!

Il ne restait qu'une scène à tourner, une scène capitale à ce qu'on disait. Mais qui donc parlait en connaissance de cause? La marche fut excessivement sévère. Des pentes d'éboulis où toute trace était effacée se succédaient. De véritables poches de chaleur faisaient suffoquer. Des végétaux rares et gras dégageaient des parfums entêtants. Des araignées tendaient entre les cailloux et les herbes des fils qui s'enroulaient autour des chevilles. On fit halte sur le plateau.

On était serré par deux falaises désespérantes. Il fallait remonter le replat jusqu'à buter contre la paroi innommable. On dit que c'était un verrou et que derrière lui il y avait un passage. Des autocars attendaient pour reconduire les hommes en ville. C'était la dernière scène. Plus que cinq-cent mètres à parcourir et les jeunes générations auraient de la guerre des images d'une inoubliable beauté.

Il faudrait courir très vite. C'était une charge contre un point fortifié. Oui, ils pouvaient vider leurs chargeurs. Ils devaient surtout pousser des cris effrayants. Quand le bras du régisseur s'abaissa, ils bondirent comme des diables irrésistibles. Cent mètres furent parcourus. Le tonnerre des détonations troublait la vue.

Là-haut dans le verrou, la montagne vivait. Elle vivait de clins d'oeil brûlants et d'une fumée tardive, paresseuse et fière. La surprise avait fauché le tiers des figurants. Les survivants s'étaient plaqués contre le sol impitoyablement lisse. Deux mitrailleuses se partageaient le terrain, hachant avec une intelligence scrupuleusement géométrique les traces humaines qui le jonchaient. Le glacis était sans pardon. Les corps sursautaient. Des plaies fleurissaient. Nulle plainte dans le brouhaha mécanique, seulement des ondulations vermeilles, des yeux effarés. L'arpentage mortel dura. De lourdes portes blindées s'ouvrirent dans la façade minérale et un groupe sortit avec précaution. Des acteurs très connus aux maquillages impeccables marchèrent jusqu'aux figurants pour achever les cas douteux.

Et ce ne sont pas les abîmes qui manquent pour offrir des tombes décentes.

Jamais un train n'a osé dépasser la gare de Barbençon. Malheur à celui qui s'y risquerait! Malheur à celui qui, porté par l'ivresse, suivrait ces rails imaginaires qui percent la ville de part en part. Où est le décor, où est la réalité? On remonte les murs de briques noircies et les grandes cheminées. On va filmer dans la vieille fabrique. Chacun s'affaire et redoute de mal jouer son rôle. Les acteurs ne vont plus tarder. Ils vont sortir de la gare, étourdis par le voyage et le temps bizarre qu'il fait ici cette saison.

R.S. □

Dans les Hautes-Alpes, l'emploi salarié agricole peut-il aussi être rural ?

par Myriam CYPLIK

Myriam CYPLIK et Christophe CHOLLAT-HENRY ont consacré leur mémoire de fin d'étude de l'ISARA (1) à l'analyse des emplois précaires dans les Hautes-Alpes, en liaison étroite avec les salariés agricoles de ce département. M. Cyplik expose ici les questions que pose cette étude.

« Travailler dans l'agriculture ? oui, c'est bien mais des fois j'en ai marre, ça m'intéresserait de faire autre chose... Mon père a une ferme près d'ici mais c'est trop petit pour être deux alors j'ai pris ce travail et ça fait quatre ans que je suis là [...]. Je suis assez libre dans mon boulot, ça me permet de prendre des arbres à tailler en hiver, parfois j'ai des problèmes avec les patrons mais c'est normal, moi je discute, les vieux eux se font avoir mais ils ne disent jamais combien ils gagnent et combien d'heures ils font. Vraiment, pour moi, je trouve qu'il n'y a pas assez d'entente entre les salariés. »

Michel A. est salarié permanent dans une exploitation du sud des Hautes-Alpes. Nous l'avons rencontré à l'occasion d'une enquête auprès des salariés et demandée par leurs représentants, élus au bureau de la chambre d'agriculture et à la commission paritaire départementale du FAFSEA (2). L'objectif de ce travail était double.

D'abord mieux connaître les salariés, leur travail, les problèmes qu'ils peuvent avoir, leurs attentes tant au niveau profession-

nel qu'individuel. A l'origine de cette demande le constat fréquent de l'absence de participation des salariés à tout ce qui touche leur activité et notamment la formation puisque les stages du FAFSEA ne concernent qu'une minorité de gens, souvent les mêmes d'un stage à l'autre. En fait là, il n'existe pas de relations entre les salariés et ceux qui sont censés les représenter. On peut même dire que les salariés, entre eux, ne se connaissent pas, « qu'il n'y a pas assez d'entente ». La création d'une ASAVPA (3) étaient donc une idée qui cheminait dans l'esprit des demandeurs de l'étude.

Le second objectif, lié directement au problème de l'isolement des salariés, concernait leur emploi et particulièrement le travail saisonnier. La question qui nous était posée pouvait se résumer ainsi : « Dans quelles conditions peut-on organiser les emplois saisonniers afin de fixer sur le département une population contrainte actuellement à l'exode par manque d'emploi stable ? »

Les conclusions de notre travail ont été consacrées surtout à ce second point, néanmoins des enquêtes et un travail d'animation avec les saisonniers motivés par ce projet ont permis de mieux comprendre la situation particulière du salariat dans le département et de réfléchir sur la création d'une ASAVPA et l'orientation de ses actions.

Une ASAVPA : Pour quel public ? que peut-elle faire dans les Hautes-Alpes ?

En observant les statistiques, on conclut très vite que le salariat d'exploitation agricole tel qu'on se le représente habituellement n'existe plus sur le département : les 196 salariés permanents (180 UTA) recensés lors du RGA de 1979 (soit par rapport à 70 une diminution de 26 %) ne doivent plus être qu'une centaine actuellement.

Il est vrai que les emplois permanents ne sont plus renouvelés par les exploitants, préférant se tourner vers la main-d'œuvre saisonnière. En augmentation de 30 % depuis 1970, celle-ci était évaluée à 227 UTA en 1979 avec une part importante de salariés immigrés : en 1982 l'ONI a enregistré 344 contrats allant de 2 à 8 mois (dont 1/4 de plus de 4 mois).

D'autre part même chez les permanents que nous avons pu ren-

(1) ISARA : Institut supérieur d'agriculture Rhône-Alpes. Chollat-Henry (C) - Cyplik (M). L'emploi salarié agricole et rural dans les Hautes-Alpes. Analyse et possibilité d'organisation des emplois précaires. ISARA - Lyon 1983, 88 p. dactylographiées.

(2) Fond d'Assurance Formation des salariés des exploitations agricoles.

(3) Association de salariés agricoles pour la vulgarisation et le progrès agricoles.

Cet article
est extrait
de la revue
NOUVELLES
CAMPAGNES
(n°27, fev.84)
Le numéro 30
(sept.84)
revient sur le
sujet avec
F.Bourquelot,
H.de Chaponey
et S. Cox,
"Evolution de
l'agriculture
et
situation
des
travailleurs
agricoles".

contrer, ceux de moins de 30 ans ont toujours une relative mobilité due soit à la difficulté d'obtenir de l'employeur un contrat à durée indéterminée, soit parce que le salarié lui-même ne recherche pas un emploi à long terme en exploitation agricole. Mais si les permanents sont peu nombreux, cela s'explique d'abord par le rythme saisonnier qui caractérise beaucoup d'activités économiques du département et particulièrement l'agriculture. Les exploitations qui sont avant tout familiales ne font appel à une main-d'œuvre extérieure que dans le cas de productions intensives (fruits, légumes de plein champ) pour des travaux de manutention (récolte, conditionnement), ou en élevage pour la garde des troupeaux en alpage. L'emploi ne dure que de quelques semaines à quelques mois.

Des saisonniers s'adaptent à ces emplois intermittents en se déplaçant en fonction des travaux agricoles, c'est le cas des immigrés, de certains jeunes, les « hyppies » comme les appellent les employeurs. Mais pour ceux qui vivent sur le département ou qui veulent s'y fixer, les emplois proposés par les exploitants ne peuvent pas assurer seuls un revenu pour une famille. Ils constituent donc souvent « l'appoint » : ainsi beaucoup de femmes dans ces régions du sud amènent un second salaire au ménage en travaillant dans la récolte et le conditionnement des fruits. De même pour beaucoup de jeunes que nous avons rencontrés les travaux agricoles sont d'abord des compléments à des emplois ruraux souvent aussi précaires : taille des arbres fruitiers, contrat d'un mois avec l'ONF, chômage, garde d'un troupeau en alpage, récolte des fruits, chômage, emplois en station... Une telle succession de travaux constituent un emploi du temps « idéal » pour une année (les périodes sans travail sont plus courantes et plus longues).

Devant cette situation on comprend que ces saisonniers ne se reconnaissent pas vraiment derrière l'étiquette de salariés d'exploitations agricoles, mais se considèrent plus comme des travailleurs obligés d'accepter des « petits boulots » pour demeurer dans le département en attendant un emploi plus stable ou une possibilité d'installation. Diversité des situations professionnelles, dispersion, mobilité géographique, emploi que l'on garde plus ou moins longtemps mais qui est rarement perçu comme un véritable métier, tous ces facteurs expliquent la difficulté de contact entre les salariés et de participation à la vie professionnelle locale. Ces facteurs amènent à faire plusieurs remarques sur le rôle d'une ASAVPA dans un tel contexte. La première concerne le public touché : il est nécessaire en effet qu'une ASAVPA prenne une dimension plus large. Elle ne doit plus

concerner seulement le salarié d'exploitation agricole permanent mais tous ceux dont il a été question précédemment : les immigrés, les femmes et surtout les travailleurs ruraux. Elle devra tenir compte de cette diversité dans les actions qu'elle pourra mettre en place. Dans les Hautes-Alpes plus qu'ailleurs elle ne peut pas réunir des gens simplement parce qu'ils ont en commun une profession mais avant tout parce que leurs préoccupations, leurs besoins, leurs objectifs professionnels ou personnels sont proches. L'ouverture au milieu rural demande des actions différentes de ce qui se fait actuellement dans les autres départements.

Beaucoup de salariés, et particulièrement ceux qui sont contraints à changer souvent d'emploi, ont exprimé le besoin d'être plus informés sur leurs droits, sur l'administration et les démarches qu'ils font encore difficilement. Pour les salariés ruraux polyvalents la reconnaissance d'un véritable statut serait une nécessité mais pour l'instant ils sont encore trop souvent perdus dans le labyrinthe des organismes se rapportant à chacune de leur différentes activités : ASSÉDIC, MSA, Sécurité sociale, Inspecteur des lois sociales en agriculture, direction du travail, syndicats... L'information doit donc être conçue en fonction de ces situations particulières si on veut que l'ASAVPA ne soit pas l'association du petit groupe des salariés permanents, socialement « plus favorisés ».

Ce problème se retrouve aussi au niveau de la formation. En effet pourquoi en rester à un travail avec un seul organisme qui est le FAFSEA, alors que l'évolution de l'agriculture d'une région de ce type va dans le sens d'une sous-qualification et d'une précarité de plus en plus grande des emplois, et amène les salariés locaux, saisonniers ou permanents, à se tourner vers d'autres secteurs économiques offrant des conditions de travail plus favorables et surtout pouvant reconnaître et rétribuer les compétences acquises ? **Ne peut-on pas plutôt présenter l'ensemble des possibilités de formation existantes au niveau local dans le département et dans les petites régions** et, parallèlement, se faire l'écho des besoins en formation auprès d'organismes comme l'AFPA, le GRETA, les centres de formation professionnelle pour adultes... ?

S'adapter aux transformations que subit l'emploi semble une obligation dans une situation nationale de crise et dans une zone d'économie difficile comme les Hautes-Alpes. Face au chômage certains des participants potentiels à l'ASAVPA sont à la recherche de solutions qu'ils ne voient pas seulement dans une amélioration et une diversification des compétences professionnelles,

mais surtout dans la création de nouvelles formes d'emplois. Des expériences individuelles sont tentées (une entreprise artisanale par exemple propose un service de ramonage et de petites réparations et « monte » en parallèle un élevage de chevaux et un centre équestre qui fonctionne en été), ne pourraient-elles pas être aussi collectives ?

En ce sens, le projet de créer une structure organisant des emplois saisonniers n'est qu'un exemple, mais le travail d'animation qui a été fait dans cette optique, illustre bien quelle pourrait être là aussi l'action d'une ASAVPA. Lorsque nous présentions ce projet beaucoup de salariés se sont montrés « intéressés » mais très peu désiraient réellement participer à cette structure, encore moins à sa création. La méfiance, la peur de s'impliquer, empêchent toute démarche de leur part. Même dans une situation qu'ils trouvent souvent difficile (conditions de travail non respectées par les employeurs, périodes de chômage) ils ne sont pas prêts « à faire le pas ». Finalement c'est avec un groupe de quatre personnes que nous avons pu préciser la forme et le fonctionnement d'une telle structure (une coopérative semblait la forme la plus adaptée économiquement et socialement). Mais ce travail n'a été possible que parce que nous-mêmes avons été l'élément dynamique, enquêtant auprès d'employeurs, suscitant les rencontres au sein du groupe, recherchant l'information et les appuis auprès d'organismes susceptibles d'être concernés par ce projet (ANPE, SIVOM, Inspection du travail, ONF...). Trop peu nombreux, ne se connaissant que par notre intermédiaire, n'ayant pas les moyens en temps d'approfondir une idée qui correspond pourtant à leurs aspirations, ces quelques salariés ne constituent pas une base suffisamment solide et déterminée pour créer de manière autonome une entreprise collective (d'ailleurs l'évolution de ce projet s'est interrompue avec notre départ).

C'est pourquoi une structure telle que l'ASAVPA pourrait intervenir. Elle a en effet les moyens de susciter et de maintenir une dynamique qui pourrait permettre la création d'une structure d'organisation des emplois. Par son rôle d'animation elle amènerait de nouvelles participation au sein de la structure ; se connaissant mieux grâce à l'ASAVPA, les salariés seraient plus facilement motivés à travailler ensemble. Elle pourrait surtout apporter un véritable appui « technique » dans les démarches, dans la collecte d'informations (recensement des expériences déjà réalisées dans ce domaine par exemple) mais aussi un appui dans la recherche de partenaires locaux ou nationaux. Elle montrerait, aussi par l'exemple d'une telle réalisation, que le chômage et les mauvaises conditions de travail ne sont pas une fatalité mais que

des solutions peuvent être trouvées pour peu que les salariés acceptent d'y réfléchir et de sortir d'une certaine passivité.

Ces propositions vont au-delà des actions que réalisent les ASAVPA actuellement et bien sûr, on peut se demander si de telles interventions ne sont pas plutôt du ressort des syndicats ouvriers. Les réponses que l'on peut faire à cette remarque sont les suivantes. D'abord, au niveau local les syndicats n'ont pas les moyens de réaliser concrètement de telles actions même si à un échelon national des propositions intéressantes sont émises. Sur le département, les syndicats ne concernent qu'une minorité de travailleurs permanents. Indifférents ou méfiants les salariés n'y font appel qu'en cas de litiges graves avec l'employeur ou pour obtenir un renseignement. Si cette situation peut évoluer, l'ASAVPA constitue néanmoins un point de rencontre et de réflexion beaucoup plus large que les syndicats. Reconnue officiellement comme une structure de développement à part entière, une ASAVPA peut avoir une écoute plus importante chez les salariés ainsi qu'auprès des organismes et pouvoirs locaux. L'ASAVPA semble donc la mieux placée pour proposer et promouvoir des expériences originales de travail où les salariés auront une véritable responsabilité mais bien sûr en liaison avec les élus salariés, de la chambre d'agriculture et aussi les responsables syndicaux.

« Déprécier » l'emploi, mieux gérer son avenir, et acquérir une situation économique et sociale viable tout en restant dans le département, ce sont là des facteurs prépondérants pour l'épanouissement des personnes, ce sont donc ces objectifs que les salariés voudraient trouver avant tout derrière le terme de développement, terme très utilisé dans le discours des ASAVPA mais qui nous paraît souvent trop restrictif dans son interprétation.

Ainsi une nouvelle ASAVPA, créée dans les Hautes-Alpes, pourrait suivre deux voies assez différentes. Au bout de la première, elle deviendrait l'« amicale » des salariés agricoles (permanents) pour la vulgarisation et le progrès agricole (!...) comme on l'entend parfois dans certains départements. L'autre, plus ouverte, plus difficile aussi, essaierait de faire face à la situation que nous venons d'analyser. Il serait intéressant qu'un pays comme les Hautes-Alpes, paraissant « en retard » sur beaucoup de problèmes agricoles, soit en la matière le lieu d'initiatives nouvelles, posant des questions aux ASAVPA dans leur ensemble. □

Myriam CYPLIK

L'article
indique
la diversité
et les
similitudes
des
conditions
de vie et
de travail
des
travailleurs
agricoles
en Amérique
latine
(Chili, Mexique,
Brésil) et
en Europe
(France, Italie,
Portugal,
Espagne).
Adresse:
Château de
Bruguières,
31150
Fenouillet. □

LE SAISONNIER ET SON OMBRE

"Nous n'avons pas le droit de ne souhaiter qu'un seul état, nous devons désirer devenir des êtres périodiques." F.Nietzsche.

L'intérimaire -le travailleur qu'on jette après usage- doit d'être l'acteur idéal du capitalisme en crise à un type plus ancien de travailleur, complètement dévalué socialement et politiquement, le travailleur saisonnier.

C'est lui qui, émergeant de la nuit des temps (on reviendra sur cette "nuit des temps") a permis par sa patience et son effacement, la conservation et la mise à jour d'un système de travail temporaire. Il semblerait même qu'il a été conservé à l'état de fossile pour servir un jour de plus grandes ambitions. Le saisonnier a toujours vécu dans l'ombre. Personne ne souhaitait le voir investir des scènes politiques minutieusement montées.

Dans la même fournée que le lumpen-prolétariat, le saisonnier est une fois pour toutes interdit d'existence révolutionnaire par les saints patrons du mouvement ouvrier.

Au même moment le capitalisme les renie, incapable d'en faire des exploités à part entière, impuissant à maîtriser la saison et à occuper leurs "loisirs forcés d'hiver" (selon l'expression de Lénine qui ne connaissait pas les stations de sports d'hiver). Il en fait un laissé-pour-compte, un résidu de féodalisme qu'il serait dangereux de vouloir convertir. Semi-productif, un peu vagabond, le saisonnier est alors considéré comme la plus petite différence existant entre la nature, ses rythmes et ses produits et l'homme être-de-la-production continue et industrielle. On le voit, le saisonnier est un personnage dont la mutation dans la norme capitaliste a dérivé.

Le saisonnier a "naturellement" sa place dans les travaux agricoles. Là on lui prête moins d'attention qu'aux légumes qu'il cueille, aux vignes qu'il taille. Son visage et sa durée sont celles d'un fruit sensible qui pourrit et disparaît rapidement, auquel on ne peut penser au-delà de ce changement d'état.

Le tourisme en ce qu'il est soumis aux mêmes lois que l'agriculture, est un produit de la nature industrialisée. Les saisonniers abondent dans l'industrie touristique. Ici, sourire en coin: servir des gens en vacances, ce n'est pas vraiment travailler.

Bref, le saisonnier se rencontre partout où une surproduction peut être imputée à une saison. Cette pointe requiert un surcroît de personnel, rien de plus logique. Mais toutes les pointes de production ne peuvent être attribuées à la saison. D'où l'invention d'une multitude de nouvel-

les saisons et la mobilisation de ces nouveaux saisonniers que sont les intérimaires.

Le coup de génie du capitaliste est de provoquer des saisons économiques, tout en se servant de l'évidence irréfutable, irrémédiable de la saison biologique. C'est le saisonnier qui a conduit jusqu'à lui ce modèle perfectionnant l'exploitation.

Mais ce capitaliste n'a saisi que l'ombre du saisonnier, celle dans laquelle tout le monde s'est accordé à le laisser. Enfin récupéré par quelqu'un à l'occasion de l'institution du travail temporaire, il a l'espoir de pouvoir enfin commencer, recommencer à être, privilège de ceux qui, gorgés d'humiliations, ont été privés d'histoire. Il n'y a pas d'événements, pas de défaïtes dans sa vie. Il n'a pas de direction à suivre, de comptes à rendre à un "destin".

Nietzsche dénonce "la fausse analogie" du cycle éternel et, par exemple, "le flux et le reflux, le jour et la nuit, ou le cycle des saisons". Ces séries qui se répètent ne sont que des variations sur le thème du bien et du mal, de la pénitence nécessaire, de la fatalité.

Mais bien qu'il ne soit que l'homme de la saison, c'est-à-dire de quelque chose qui se répète sans rien commencer, sans rien inventer, le saisonnier dispose, par l'incidence d'une société saturée de bruits et d'images, de la liberté de "savoir jouir de tout ce qui est incertain". Et ce pouvoir de goûter des événements impalpables le protège de ceux qui voudraient l'intégrer à une norme syndicale.

Le fait d'être sans histoire, sans mission à accomplir ou message à répandre, complètement désespéré, met le saisonnier dans la position de prendre tout et tout de suite. L'idée même de revendication lui est étrangère comme nous est étrangère sa notion du "tout de suite". Le saisonnier n'a rien à remettre en question, il n'a pas de coûteuse stratégie à élaborer, rien à attendre, mais surtout rien qui le presse d'agir. Il ne s'agit pas d'un potentiel révolutionnaire mais d'une nouvelle imagination prêtée à l'homme au-delà de notre patience et de notre prudence. □

LES SAISONNIERS AU RAPPORT

1. LOGEMENT

UNE étude sur "Le logement du personnel des stations de montagne" réalisée par la SA-TEL pour le SEATM (Service d'Etudes et d'Aménagement touristique en montagne) en mars 1984 propose de constituer dans les stations nouvelles des réserves foncières correspondant à 5% des surfaces de plancher constructible.

Le rapport s'arrêterait là si ses auteurs ne se sentaient obligés de répartir le personnel en trois catégories: le personnel permanent, le personnel saisonnier et les extras.

Pour le personnel permanent, la solution traditionnelle des H.L.M. s'impose d'elle-même. Pour les saisonniers et les extras, rien ne va plus. D'une part on ne peut leur construire des logements qui resteront vides une partie de l'année (ce qui est admissible du logement touristique dans son ensemble ne l'est pas du logement des salariés), d'autre part on ne "souhaite pas voir s'établir dans les communes concernées" certains salariés, compte tenu de leur "origine et de leur mode de vie".

Pour régler le cas des saisonniers et des extras, on propose donc la solution-miracle du logement-foyer, mais selon une formule adaptée. En effet comme ces personnels bénéficient le plus souvent des repas comme avantage en nature, rien de plus simple que de réduire la place occupée par la cuisine. "Les surfaces minimales consacrées aux locaux pour services collectifs ou à usage commun pourraient être réduites de 1 ou 2 m² par logement, soit sur le coût de la construction de 2,5 à 5%". De la sorte, "21-25 m², au lieu de 30 m² attribués" seraient suffisants. Les locaux d'usage commun seraient également réduits en conséquence, toujours pour la bonne raison que les employés utilisent peu le logement. En lisant dans les marges du rapport on peut envisager de louer un même logement à un perchman et à un veilleur de nuit puisque l'un travaille quand l'autre dort. Les bons vieux "marchands de sommeil" sont de retour.

Ces idées sont inspirées de la réglementation nationale concernant les logements-foyers des "travailleurs migrants régionaux et interrégionaux". Une association ad hoc gèrerait ces foyers ou bien il serait fait appel à la SONACOTRA. Et puis, en intersaison, comme le précise un avant-projet de circulaire ministérielle, on pourra mettre dans ces foyers des vieux et des pauvres. Le "Rapport Cambau" sur la banalisation des résidences secondaires doit se retourner dans son tiroir. On banalise la niche du chien et on néglige le château.

Il semble qu'il y a un malentendu (restons polis!) sur la définition du saisonnier, sur ses aspirations, sur sa fonction même dans la société touristique. Saisonnier, c'est une situation de travail. Ce n'est pas nécessairement être un pa-

pillon qui s'envole sitôt la saison finie. Et puis même! Cela demande un logement décent et non pas des ghettos. Le saisonnier souhaite pouvoir se loger par ses propres moyens là où il le souhaite. Ce faisant, par son "désir d'immobilier" il va à l'encontre du système qui l'emploie.

Le grand danger de ce genre de rapports c'est qu'ils servent à "éclairer" les ministères. Sans quoi leur nullité ne serait pas un si grand défaut.

2. STABILITÉ, PRÉCARITÉ

AUTRE démarche, autre langage pour l'étude du CEMAGREF et du CERAT de Grenoble, "L'aménagement du temps dans les zones de montagnes, les saisonniers du tourisme" (novembre 1984): "La création d'emplois saisonniers n'est pas inéluctable. (...) Quels sont les obstacles à l'installation d'une plus grande population permanente sur les lieux de travail?"

Longtemps on s'est abstenu de réfléchir au travail saisonnier en le personnalisant. C'était une période transitoire de la vie, "en attendant" le service militaire ou le travail dans l'entreprise familiale. Les fils du pays ayant satisfait à ce rite de passage, on n'éprouvait plus le besoin de se pencher sur le cas des autres, de ceux qui travaillaient pour vivre, sans l'espoir d'une rente familiale. Et ils sont devenus de plus en plus nombreux au fil du temps. Certains se sont même syndiqués. On a commencé à parler d'eux. Sans rien en savoir puisqu'ils n'existaient pas, éparpillés, partagés en plusieurs définitions administratives, indénombrables.

Cette étude pose la question: qui sort du travail saisonnier, qui peut en sortir, comment stabiliser l'emploi?

Avant d'en sortir, il était nécessaire de savoir comment on devient travailleur saisonnier, selon quels critères d'embauche. Les patrons préfèrent le recrutement local d'une main d'oeuvre docile, logée sur place par ses propres moyens et sensible aux pressions. Les travailleurs d'origine extérieure sont plus revendicatifs, surtout après plusieurs saisons. "Ceux qui sont sérieux, on les reprend l'année suivante, mais il ne faut pas qu'ils fassent plus de trois ou quatre ans, sinon après ils connaissent les combines et ils sont difficiles" dit un patron. Stabilité veut dire contrat, syndicat. Le Diable!

L'étude conduite dans les stations du Corbier, de la Toussuire et d'Albiez-Montrond ne mentionne pas l'expérience patronale qui consiste (souvent au bluff) à proposer des contrats d'une durée de plus en plus limitée qui annoncent pour bientôt l'invention de mini-saisons dans les deux principales saisons. A côté des saisonniers réembauchés d'une saison sur l'autre et qui feront figure de nantis (!), apparaissent, le temps des vacances, de super-saisonnières dont on se débarrasse au plus vite. Et l'article 63 de la Loi Montagne ("Les contrats de travail à caractère saisonnier peuvent comporter une clause de reconduction pour la saison suivante"), s'il appartient aux syndicats de lui donner sa plus large interprétation, ignore ces météores qui traversent les stations.

Pour ce qui est du respect du droit du travail c'est le moyen âge, constate l'étude. Le déséquilibre de l'offre et de la demande d'emploi, l'adaptation de la réglementation du travail, le grand nombre de petites entreprises (hôtellerie, commerce) donnent au marché du travail des allures de far-west.

Autre aspect de l'étude: la professionnalisation. Dans les remontées mécaniques on va vers la constitution de noyaux très qualifiés de mécaniciens, d'électriciens, de secouristes entourés d'une troupe toujours plus déqualifiée de perchmans.

Le constat est assez sévère: seuls les saisonniers dotés d'un patrimoine peuvent s'installer; les saisonniers sans patrimoine doivent subir une précarisation accrue. Les places sont chères dans la (bonne) société touristique. Y est

admis celui qui a les moyens de reproduire et d'imposer à d'autres l'ordre du travail saisonnier dont il a pu s'affrenchir.

Tout comme la société américaine, aux dires d'un groupe de bureaux d'études, aura besoin dans les 10 années qui viennent de beaucoup de concierges, de vigiles, d'employés de bureau et de serveurs et de très peu d'ingénieurs, la société touristique aura besoin dans les années qui viennent, en France et ailleurs, d'employés toujours plus déqualifiés et, comme il s'agit d'activités saisonnières, dans des situations toujours plus précaires. L'histoire du perchman ne fait que commencer.

3. CHIFFRES

Si l'on cherche le saisonnier dans les statistiques des organismes officiels et professionnels, on n'en trouvera pas un, mais dix ou vingt, répondant à telle ou telle définition opérationnelle de ces organismes.

C'est ce que constate une "Note exploratoire sur le travail saisonnier" provenant du Ministère du Travail (1982). Ainsi l'Office National de l'Immigration comptabilise les flux d'entrée des travailleurs étrangers saisonniers (mais un même saisonnier peut entrer plusieurs fois par an), le Recensement général de l'agriculture (1980) confond main d'oeuvre saisonnière et occasionnelle, les chiffres des offres déposées dans les Agences pour l'Emploi ne représentent pas l'ensemble des besoins réels en travailleurs saisonniers. D'autres chiffres partiels proviennent des URSSAF et des organisations professionnelles.

En cumulant toutes ces approximations, le rapport aboutit à un total de 600.000 à 1 million d'emplois saisonniers en France, dont 120 à 160.000 occupés par des étrangers, répartis de la manière suivante: agriculture, 300.000; in-

dustries agricoles et alimentaires, 30.000; hôtellerie-tourisme, 300.000; autres activités et services, 17.000.

Les renseignements d'origine agricole sont les moins imprécis et conduisent l'auteur du rapport à de surprenantes conclusions qu'il généralise improprement aux autres secteurs d'activité, comme "l'absence de mouvements migratoires chez les saisonniers" (ce qui est une manière maladroite de dire qu'ils sont "fidèles à leurs employeurs") et "la diminution progressive depuis quelques années du travail saisonnier" (par la mécanisation notamment). Il propose enfin une définition administrative et théorique du travailleur saisonnier, inspirée des articles L. 122.3 et R.351.19 du Code du Travail qui ne répond pas aux besoins des organismes cités plus haut: "Serait considéré comme travailleur saisonnier celui qui tire une rémunération régulière d'un emploi salarié régi par un contrat conclu pour une période limitée et dont l'activité est susceptible de se renouveler à date plus ou moins fixe d'année en année." □

DE LONG EN LARGE

Le 15 novembre dernier la commission tripartite (employeurs-travailleurs-gouvernement) suisse a donné un avis favorable à l'octroi à M. Alain DELON par le "Service de contrôle de l'habitant" d'un permis de séjour du type B. C'est le Conseil Fédéral qui fixe le nombre maximum de saisonniers pour chaque canton. Ce permis B stipule qu'ils travailleront 9 mois par an durant 4 années consécutives et reviendront trois mois par an dans leur pays. Dans le cas de M. DELON ce ne sont pas les services qu'il pourrait rendre à l'hôtellerie ou l'agriculture suisse qui ont été pris en compte mais "l'intérêt économique" que représente pour la métropole genevoise la S.A. Delon-Darc. □

FORCES HUMAINES,

FORCES

DES EAUX-LUMIÈRES

LE BARRAGE ET LES HOMMES

Entretien

avec Maurice Chappaz

L'écrivain valaisan Maurice CHAPPAZ a travaillé deux ans (1955-1957) comme aide-géomètre au chantier de la Grande Dixence. En 1965, il publie le Chant de la Grande Dixence (in Poésie II, B.Galland, Vevey, Suisse, 1982). exaltation et critique de ces grands travaux, récit poétique de l'épopée de la construction et de la misère dévorante des constructeurs. Deux revues lui ont récemment rendu hommage, Poésie 85, n°6, janvier - février 1985 et Entailles, n° 19, 1985, qui publie des extraits de son Journal intime (B.P. 1132 34008 Montpellier Cédex). Les éditions Passage (Val-des-Prés 05100 Briançon) s'approprient à publier en un volume deux de ses textes, Journal des 4000 et Bienheureux les lacs.

TRANSHUMANCES: Avant de parler du tourisme, je voudrais qu'on parle des grands chantiers, parce qu'avant le tourisme il y a eu les grands barrages.

Maurice CHAPPAZ: Les grands chantiers des barrages m'ont fasciné dès le début. On a commencé à exploiter les sources et les chutes possibles, c'était vers 1925-26, dans la vallée où j'étais. Il y a eu une captation d'eau et une petite usine avait été faite. On avait fait un tunnel pour capter cette source, pour faire cette chute. Et tous les paysans qui avaient travaillé à ce tunnel mouraient les uns après les autres de silicose. On appelait ces agonisants "ceux du tunnel" et ça m'avait frappé.

Ensuite j'ai vu construire la première Dixence. C'était un grand mur de l'autre côté de la vallée, où je passais parfois en faisant une course, en traversant un col, en descendant un glacier. Ce chantier m'avait donné l'impression, que je ne retrouverai plus dans les autres, d'un grand campement de nomades, vivant presque comme une armée, à la fois en déroute, assiégée et à l'attaque, dans la boue, dans la neige, travaillant sous des bâches, sous des tentes, avec quelques machines. Il y avait une sorte de fourmilière qui élevait un grand mur de moellons. Et quand je suis venu y travailler (des années plus tard), on était en train de noyer ce mur qui était déjà très haut pour en faire un autre qu'on disait aussi haut que la Tour Eiffel. C'était le plus grand barrage du monde. Mon impression était alors totalement différente. Il y avait un jeu des câbles, des fils, des machines, des couleurs, des implantations. Baraquement ici, baraquement là, tour à béton ici, tuyaux qui descendaient, surgissaient. Je n'avais plus cette impression de nomades avec des pics, des pelles, quelques machines, mais l'impression d'un grand cirque, d'un grand jeu. J'avais l'impression d'un spectacle qui contrastait d'ailleurs avec chaque vie humaine si on la prenait de façon individuelle, si on la respirait dans son intimité. On avait une espèce de chose qui pouvait être une féerie si on la regardait. Et puis si on prenait chaque vie humaine, il y avait celui qui devait contrôler telle machine, avec l'usure de ses yeux, cet autre qui devait surveiller telle gare

de téléphérique, qui recevait la poussière des autres de ciment qui arrivaient, d'autres qui maniaient le marteau-piqueur, il y avait les mineurs qui étaient à l'intérieur à plusieurs kilomètres dedans la montagne, et qui paraissaient encore des gens d'un autre monde, que je pouvais voir seulement à la table de la cantine. J'avais l'impression d'un fantastique de machine, d'un fantastique industriel, chatoyant, assez beau, avec les petites destinées humaines, totalement différentes de cet environnement, avec leur angoisse, leurs soucis, leurs cris. Une impression très curieuse que j'ai parfois ressentie en me promenant dans la campagne. Je vois des paysans travailler, je les vois de loin. Il me semble que je les vois courbés. C'est comme un bouquet de fleurs. Ils sont là, ils s'inscrivent dans le paysage, ils sont très beaux. On les regarde. Et en même temps dès qu'on touche, dès qu'on connaît, on a quelque chose de tragique dans ce bouquet de fleurs. Il y a une misère qui est une sorte d'impossibilité humaine à être totalement heureux avec le monde tel qu'il est. C'est assez tragique. La beauté de ce qu'on voit nous fait croire au bonheur et quand on touche à l'enveloppe de la beauté et du bonheur, on atteint quelque chose où il y a un mélange de désir, de souffrance, d'enthousiasme, de peur, d'angoisse qu'on ne peut pas réduire à des conditions uniquement sociales ou matérielles. Non, il y a un mélange à l'intérieur d'eux-mêmes d'enfer et de paradis. On reste là dans une très grande interrogation. Quand je suis entré à la Grande Dixence, c'est une des choses qui m'ont le plus frappé, avec ce qui pouvait être qualités et défauts, plaisir et peines de ceux qui travaillaient.

Oui, on s'égare...

Tr.: Non, non, le côté grand spectacle et les destins individuels...

M.C.: Oui, je me disais, je pourrais rester là comme devant un film. Il y avait les blondins, les fils qui passaient, la benne de ciment qui devait tomber sur le chantier du barrage, atterrir et s'ouvrir, les petits insectes avec leurs casques, leurs blouses-cuirasses. Il y avait les wagons qui venaient, ceux qui s'enfilaient sous les galeries. Il y avait nous-mêmes quand on entrait pour contrôler le mur. Par un certain côté,



ce travail industriel dans un désert et dans la haute montagne, avec le contraste des cimes, des neiges qui s'opposaient à ce barrage, la face blanche d'une montagne de presque 4000m et qui était un autre barrage contre le ciel bleu avec sa perfection et sa brutalité, que certains tenteraient d'escalader, par un certain côté tout cela faisait comme un grand jeu, une grande vacance, un tragique qui dépassaient quand même la nécessité de gagner sa vie.

On mangeait dans des cantines. Il y avait des ouvriers assez âgés -c'est-à-dire 50 ans- fréquentant plutôt les foyers, qui vraiment avaient des têtes de suicidés. Alors je me disais: ils supportent tout. Ils ont la vie du couple, la vie de la famille, les deuils, les accidents. Ils ont tout le reste qui se passe là. Ils ont tout ce qui s'accumule dans une destinée humaine. Et ils ont le barrage en plus sur les épaules.

On a construit le mur. Et en même temps on captait les sources et les fleuves depuis plusieurs autres vallées. Depuis le pied du Cervin, à travers une autre vallée au pied de la Dent Blanche et depuis le pied de la Dent Blanche à travers une autre vallée, au pied du Pigne d'Arolla, depuis le Pigne d'Arolla au pied du Mont Blanc de Cheillon...

On trainait en somme ces fleuves par en-dessous en même temps qu'on construisait. Et quand le chantier était plus ou moins fini, il y a eu les travaux annexes d'organisation des sorties d'eau, d'amenées d'eau, même si le mur principal était fait. Le grand mur a peut-être pris 5 ou 6 ans et l'ensemble des travaux une vingtaine d'années. Une génération. Avec déjà des ouvriers qui disaient: "Qu'est-ce qu'on fera après?"

Tr.: Les barrages introduisaient des changements limités, assimilables. Le tourisme des stations va au-delà.

M.C.: On pourrait encore faire des barrages en Valais qui produit le quart de l'électricité suisse, mais alors on le détruirait carrément. Qu'est-ce qui reste? Quelques petites vallées avec une cascade qui pleurniche et des ingénieurs qui voulaient la décoiffer. Mais ce n'est plus rentable d'attrapper ce torrent. C'est juste pour utiliser les machines avant la rouille.

Dans les barrages modernes, on a d'ailleurs fait ce qu'on appelle le palier supérieur, c'est-à-dire qu'on a fait une chute intermédiaire entre le glacier et le barrage. On a capté, supprimé le fleuve à sa source même. Il reste un grand glacier dont la discussion occupe le Valais. Il est même symbolique, c'est le glacier du Rhône. Il y a la plaine du Rhône. On veut faire sept barrages sur le Rhône. Pour finir, on va changer la nappe phréatique. Qu'est-ce que ça va donner pour l'agriculteur, pour les vergers. On dit: "On vous fera des canaux".

Au début, quand on a construit les barrages, on a dit "Admirez le mur, admirez cette construction, cette voûte entre les rochers". Le profes-

seur qui nous enseignait la poésie à Saint-Maurice nous disait: "Admirez les pylônes!" C'était les premiers pylônes. Effectivement ils étaient étonnants. Mais maintenant qui oserait dire "Admirez les pylônes!" Le millième pylône je ne peux pas l'admirer. On ne veut pas voir un poulailler sur le ciel. On devait écrire des poèmes sur les pylônes, comme des arbalètes avec des lignes. Ça nous semblait naturel. S'il y a une nature intacte, s'il y a un désert, une trace humaine peut souligner cette nature et ce désert et s'accorder avec eux. Quand il y a une pelote de pylônes ce n'est plus possible. □

Le Châble, 28 septembre 1984.

CHANT DE LA GRANDE DIXENCE

En ce temps-là je dressais la ligne. Les longs poteaux gisaient dans l'herbe, les pierrailles, les buissons. Nous nous précipitions dessus avec des espèces de fourches de plusieurs mètres, ultra-légères, aux deux dents serrées. Et han ! piqué, hissé, nous soulevions le mât en courant et hop ! nous le pointions dessous en rugissant, nous le traînions jusqu'à ce qu'il soit presque vertical et tombe dans le trou préparé.

C'était un plaisir de ficher ces mâts en l'air.

Notre jeunesse flattait le monde. On s'appropriait réciproquement, on se domptait. La mort la plus grave est certainement celle des gros éboulements dans les lointaines galeries. Là où nous prenions le thé sous les Aiguilles Rouges la montagne s'effondra. Nous étions une douzaine, nous venions de nous lever pour retourner à l'avancement. On a senti dans le dos un plouf, un tassement sourd com-

me de la pâte qui baisse brusquement et nous étions prisonniers. Après une nuit nous fûmes délivrés et repassâmes avec une crainte légère sous un immense trou, une « chapelle » qui s'était vidée dans la voûte.

Quelques fleurs d'alpage pour les ouvriers défunts !

Nos jours étaient toujours écrits sur les registres de l'ingénieur.

Jacques est mort de mort violente, son frère mourra de mort lente. Je l'ai aperçu la bouche ouverte à la fenêtre de son chalet. Il était grignoté. Les poumons s'empoussièrent, les retraités des galeries s'étendent comme des truites dans l'herbe. Les plus gros poissons d'une vallée, « ceux du tunnel » s'en allaient dans la tombe. Ils avaient capté les rivières !

UN BARRAGE EN VALAIS

Etant donné sa taille ce barrage fut construit en deux étapes et selon la technique dite des gradins, c'est-à-dire par élévations successives (comme les marches d'un gigantesque escalier). Une complication supplémentaire intervint du fait que l'ancienne centrale de Chandoline ne devait pas interrompre son fonctionnement pendant les travaux. Mais la plus grosse difficulté résida dans l'adaptation des techniques et du matériel aux conditions de travail en haute montagne, le chantier se trouvant à plus de 2 000 mètres d'altitude. Le gel hivernal interrompit le bétonnage 6 à 7 mois par an et la nébulosité gêna la manœuvre des blondins (téléphériques de chantiers) à longue portée (1 000 m); les conducteurs devaient alors manœuvrer les bennes de 15 tonnes chargées de béton d'après des indications données par radio. L'isolement du chantier obligea à construire des routes ainsi que plusieurs téléphériques pour le transport des matériaux; le principal, de 20 km, acheminait 1 000 à 1 200 tonnes de ciment par jour. D'importantes installations industrielles furent également créées (extraction, fabrication de béton, approvisionnement en électricité, eau potable, etc.) ainsi que trois villages pour le logement du personnel et les services du chantier. La main-d'œuvre comprenait, en 1954, 1 576 ouvriers, chiffre qui diminuait d'année en année pour tomber à 712 en fin de travaux; elle était constituée pour 60 % de Valaisans, pour 20 % de personnes des autres cantons et pour 20 % d'étrangers. La mécanisation très poussée limitait la part des travaux de force mais les intempéries mirent souvent les ouvriers à rude épreuve.

— Le barrage, entièrement en béton (5 800 000 m³), a une épaisseur de 215 m à la base et de 22 m au sommet. Un ascenseur et des galeries permettent de circuler à l'intérieur.

Hauteur maximum : 284 m (Boulder Dam Etats-Unis : 273 m).

Longueur du couronnement (sommet) : 748 m.

Altitude à la base : 2 080 m.

Capacité de la retenue : 400 millions de mètres cubes. □

Extrait de La Documentation photographique, n°5-255 et 256, mai-juin 1965.

DE L'ÉBOUEUR AU PERCHMAN

«**I**LS ont un costume propre. La benne est mécanisée. Il n'y a plus l'effort de ramasser la poubelle. La poubelle est accrochée et basculée automatiquement. Il n'y a plus d'effort si ce n'est celui de l'approcher. Sur le plan de l'hygiène, on ne met plus le nez dans l'arrière de la benne, avec les risques inhérents à cette position, comme l'implosion d'un poste de télévision ou une seringue mal placée. Donc, travail moins pénible. Et je compare souvent ça à l'O.S. des neiges ou à l'O.S. de la chaîne de montage chez Renault. Moi, je préférerais être ripeur derrière une benne en collecte mécanisée qu'être O.S. des neiges.»

Philbert de Parseval, de la Compagnie Générale d'Entreprise automobile, spécialisée dans la collecte des ordures et la gestion des décharges.. Passage du Témoin, 12/01/85, France-Culture. □

CHRONIQUE DU DESENCLAVEMENT

S'IL y a une idée porteuse, quelle que soit la saison biologique ou politique, c'est bien celle du désenclavement. Elle inspire aussi bien les écrivains que les aménageurs. Ces derniers ne sont pas toujours tristes. Il leur arrive même d'avoir de la fantaisie. Témoin le texte ci-contre "Quand les aménageurs scénarisent" originellement intitulé Alpes du Sud-fiction et qui est extrait du Bulletin du Bureau d'accueil et d'information des Alpes du Sud (n°25, mars 1984. Adresse: 135, rue Saunerie. B.P. 25 04200 Sisteron). Pour le reste c'est la glanure semestrielle à partir de mots-valises, c'est-à-dire de mots qu'on prononce le sac au dos ou la valise à la main, comme frontière, stations, routes... □

TESSIN

LE chemin de fer qui met brutalement en communication des régions riches et des régions pauvres, des pays de plaine et des pays de montagne, loin d'apporter la prospérité au pays, permet aux gens de ce pays de le fuir plus vite et plus loin. Ainsi que le montre Raffaella Macaluso, l'ouverture du St-Gothard en 1882 a accéléré l'émigration définitive des vallées du Tessin qui ont donc continué à se dépeupler tandis que la ville de Lugano croissait grâce au commerce et au tourisme et que les grands travaux, tant de la construction de la ligne de chemin de fer que des barrages hydro-électriques, ajoutaient la dévastation écologique au déclin humain. R. Macaluso, "Représentation de l'espace et espaces de la représentation: le cas du Tessin", in Terrains vagues et terres promises, cahiers de l'I.U.E.D., 12, Genève, 1981. □

QUAND LES AMÉNAGEURS SCÉNARISENT

ALPES DU SUD - FICTION

Nous avons imaginé, au seuil de l'an 2000, trois scénarios pour les Alpes du Sud.

Bien entendu nous prévenons par avance nos lecteurs que toute ressemblance avec des personnages, des faits ou des situations ayant existé est purement fortuite. Imaginons donc. Nous sommes le 1^{er} Juillet 1996.

SCÉNARIO CATASTROPHE

Les portes de la réserve vont s'ouvrir, tout est prêt pour le rush estival. Dans les fermes expo, les trapeuses électriques sont rangées et les animatrices socio-touristico-culturelles ont revêtu leur tablier fraîchement sali pour s'installer sur leurs tabourets devant une tatine bien brossée. Quelques brebis, sélectionnées pour leurs couleurs, sont harmonieusement disposées dans le paysage. Les jardiniers de la montagne, recrutés parmi d'anciens agriculteurs, y ont mis la dernière touche.

Les postes de tourisme (qu'on appelait jadis les mairies) sont prêts à accueillir leur lot de vacanciers. Au Bureau d'Accueil le standard est saturé. On entend parler allemand, anglais et même depuis cette année, japonais.

Sur les écrans d'ordinateurs, on dispatche les arrivants dans les parcs qui leurs sont réservés. Tout l'été le Bureau d'Accueil coordonnera l'action des délégués cantonaux au tourisme — ex-animateur de S.I.V.O.M.

A l'automne, une fois le flux touristique canalisé hors de la réserve, les équipes techniques entrèrent en action : ramassage de papiers gras, désengorgement des stations d'épuration, check-up des vieux montagnards pittoresques... en attendant la saison d'hiver.

SCÉNARIO DRAME SOCIAL

La crise s'est aggravée. Voilà près de 20 ans qu'elle ronge les forces du pays. Coluche, Montand et leurs successeurs n'ont rien pu y faire. Les Alpes du Sud sont exsangues. Les touristes, eux-mêmes, les ont désertées et les stations, tombant en ruines, dressent vers le ciel les pylônes de leurs remontées inutiles. Elles sont le refuge de quelques pillards, entre deux descentes vers les villes. Des familles, vivant de chasse et de cueillettes, squattent les résidences secondaires abandonnées. Dans les villes, les files de chômeurs s'allongent sans cesse. Ainsi, à Sisteron, le Bureau d'Accueil, ancien fleuron de la politique d'installation des années 80, est devenu une annexe de l'A.N.P.E. et du Bureau d'Aide Sociale. L'équipe y accueille chaque jour des chômeurs désespérés, à la recherche de n'importe quel emploi, d'un toit, d'un bol de soupe chaude. Profitant de l'inquiétude généralisée, l'armée a obtenu l'extension des camps de Canjuers et du Plateau d'Albion sans qu'aucune réaction ne se soit manifestée dans la population...

SCÉNARIO UTOPIE

Le train entre en gare de Saint-Paul-sur-Abbaye. Les 15 enfants du C.M.2 accueillent leurs homologues de Castellane : ils vont leur faire visiter leur nouvelle école, inaugurée à la dernière rentrée et les présenter aux élèves des autres classes.

Parmi les voyageurs, 3 plombiers du Buech viennent mettre au point le chauffage solaire du nouveau Centre Médico-Social.

Le train repart vers l'Italie, chargé de meubles en mélèze de l'Ubaye.

« Temps libre agricole » issu de l'ancienne association des candidats à l'installation, organise des tours de garde pour que les éleveurs du massif disposent de 2 mois par an de formation, d'échanges et de voyages.

Les dernières terres en friches ont été rachetées et mises en valeur par les communes. Le Label « Agneau des Alpes du Sud » s'est acquis une renommée mondiale : on en exporte même en Angleterre. I.T.A.C. (*) a éclaté en une vingtaine de petites entreprises qui ont déjà installé dans le massif 80 digesteurs à biométhane, 140 micro-centrales, 100 pompes électriques photo-voltaïques... Ces entreprises exportent d'ailleurs vers les pays méditerranéens et même aux U.S.A. Le tourisme n'est plus un mouvement migratoire qui laissait le pays vide et épuisé, hors des périodes de vacances. En revanche des structures permanentes s'ouvrent, tout au long de l'année à l'accueil de nombreux visiteurs qui viennent se former, se détendre et échanger des idées avec les habitants des Alpes du Sud.

Et le Bureau d'accueil ? Il a cessé ses activités depuis 2 ans, naturellement relayé par un réseau d'accueil et d'entraide qui a des ramifications jusque dans les vallées les plus reculées. Ses locaux abritent désormais un atelier de fabrication de micro-processeurs.

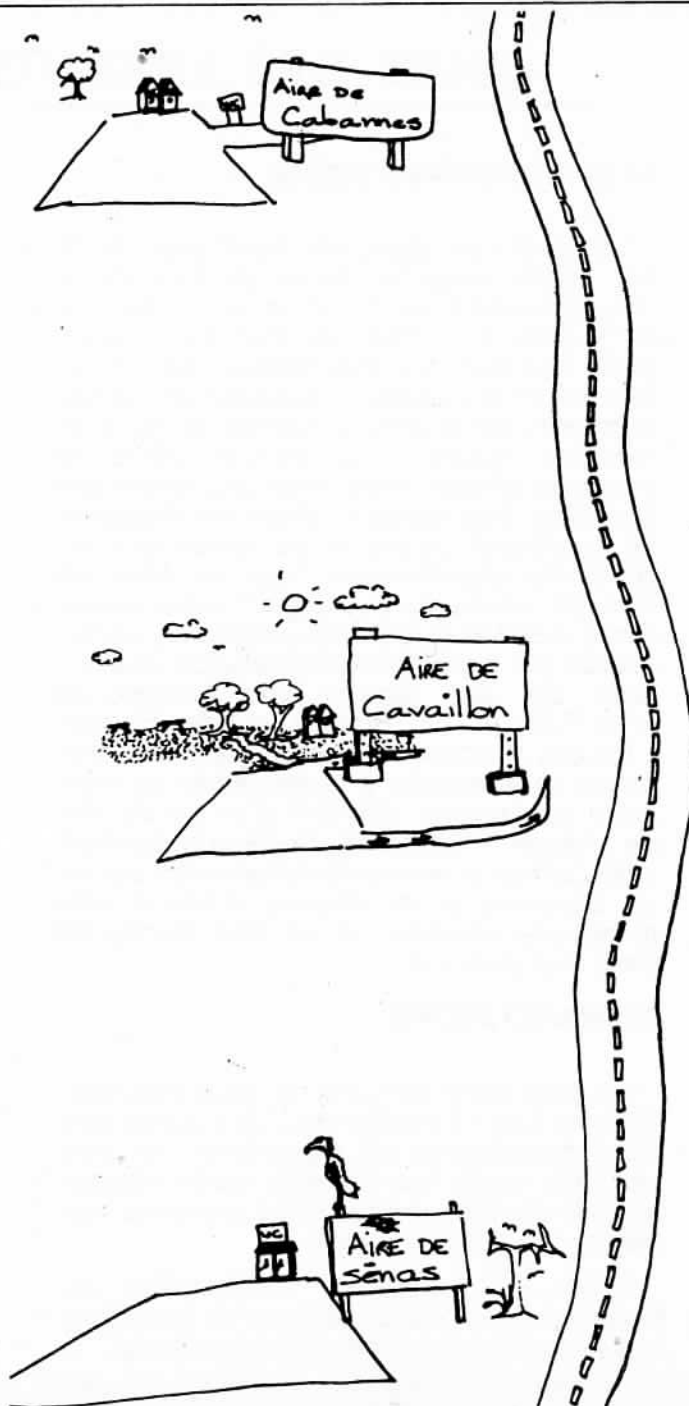
Quant à ses animateurs, ils se sont installés un à un, mettant ainsi en pratique ce qu'ils prônaient depuis plusieurs années.

Bien sûr tout cela c'est de la fiction. ☐

(*) Institut des Technologies Appropriées par le Co-développement (voir notre bulletin n° 23, page 6).

Les autoroutes parallèles

A l'heure où marcher sans chronomètre est périmé; à l'heure où il faut courir ou, plus rapide encore, jogger; à l'heure des enchaînements, des interconnexions, des circuits, des randonneurs et grimpeurs T.G.V.; à l'heure des pistes de ski de fond à douze voies; à l'heure des trans-quelque chose, des marathons, des courses à pied sur route (afin que les gaz d'échappement ne soient pas perdus pour tout le monde); à l'heure du titane et de la fibre de carbone, il fallait une bonne dose d'optimisme pour camper sur la voie lente de l'autoroute et tenter d'habiter les aires de repos et de stationnement (70 environ) qui le jalonnent de Paris à Marseille.



Supposons qu'il n'y ait plus de pays où s'arrêter. Imaginons que Lenteur partout a été bousculée par Vitesse qui n'est que parodie du changement. Admettons que les sentiers à l'arôme de serpolet sentent maintenant l'huile brûlée. Alors la reconquête est urgente.

C'est le territoire de l'autoroute, le plus sûr symbole de la Dromocratie, son équipement le plus efficient que Carol Dunlop et Julio Cortazar ont choisi d'explorer. D'un parking à l'autre, un quart d'heure de route, rarement plus, et, au fil des jours, les symptômes autoroutiers s'abolissent. La monotonie, l'obsession du temps et de l'espace, la fatigue s'évanouissent dans ce cabotage dans l'archipel des aires de stationnement. Une faune active résiste au bord du ruban d'asphalte, sous les ombrages, faite de limaces d'alouettes déchaînées jonglant avec le soleil, de chenilles, de fourmis, de chiens échappés un instant des tristes boîtes métalliques véhiculaires.

La faune humaine est plus pauvre. L'espèce la plus banale use des aires de repos pour vider sa vessie et se remplir l'estomac, pressée de rejoindre la ronde linéaire, spiralée de l'autoroute. Un mois sans quitter l'autoroute, sa valse et sa rumeur animale, marine aiguise tout à la fois le sens de la rencontre et celui de l'humour auquel les deux explorateurs ne renoncent jamais.

Faire la carte, faire sa propre carte de ces espaces terribles, voilà leur démarche, faire son espace de liberté, car les monstres ne peuvent jamais tout occuper. Le voyage est aussi un beau parcours à deux, la recherche de ces autoroutes parallèles qui fleurissent sous la caresse du rêve et de l'amour, à l'envers des paysages démoniaques. Ceux-ci, sans cesser d'être ce qu'ils sont, tremblent sous le souffle de l'imagination, leur socle sapé d'ironie. □

Carol DUNLOP et Julio CORTAZAR, Les Autonautes de la Cosmoroute ou un voyage intemporel Paris-Marseille, Gallimard, 1983.

VOILÀ RÉALLON !

On manque de stations de sports d'hiver en France, c'est une évidence. Celles qui existent déjà sont saturées, c'est une autre évidence. Selon une étude de la Société d'Equipe ment du Département des Haute-Alpes (SEDHA), faite à Marlette, les pointes d'occupation d'une station atteignent rarement 80% de ses possibilités. Enfin, considérant que les stations sont saturées, on en construit de nouvelles. Et on fait appel aux promoteurs les plus compétents. Ainsi les Grands Travaux de Marseille à Réallon. Dans le Dauphiné libéré (6/3/85), M. POUMIER, gérant de la Société d'aménagement touristique de Réallon annonce: "Ca démarre enfin d'une façon irréversible". Pour l'irréversibilité et la spécialisation du développement en montagne, on peut faire confiance aux G.T.M. "Un projet longuement mûri, fondé sur l'expérience de Superdévoluy, la connaissance de la région et aussi sur les dernières réalisations effectuées en Argentine". Assurément l'expérience de Superdévoluy, débile parallélipède plaqué sur un paysage et une société locale qui a mis vingt ans à s'en remettre, l'expérience de stations en Argentine où la montagne et les villages sont, c'est bien connu, si comparables aux montagnes et aux villages des Hautes-Alpes, tout cela désignait les G.T.M. à bâtir la station-village de Réallon. Mais "ce ne sera pas un postiche de village". Lapsus, postiche, pastiche, quelle différence? Lisons la suite "Les caractères du village reconstitué ont été définis scrupuleusement... La forme de chaque maison du village respectera en quelque sorte l'ambiance du pays". On y est: le village c'est la forme du village, le village c'est le plan de l'architecte, le village c'est un cubage de béton, mais de béton maquillé. Il faut avoir l'esprit mal tourné pour croire encore qu'un village n'est pas seulement un emballage, fait-il jo-

liment ficelé, mais que les gens qui y vivent ont aussi leur mot à dire. C'est leur vie quotidienne qui fera de cette si nécessaire entreprise -Réallon!- une station ou un village et non pas les décrets de M. POUMIER. □

CONNEXIONS STATIONNAIRES

DEMAIN, du Népal aux Andes, sans déchausser... Tel pourrait être le slogan des pharaons de la neige qui mêlent la mystique (voir Tr. 16), le fantastique et le management. La spectaculaire "piste continue" est le premier acte de la guerre pour le désenclavement du monde par les remontées mécaniques.

Dans une atmosphère de science-fiction et de roman noir, on assiste à toutes sortes de combinaisons dont l'enjeu est l'interconnexion entre les massifs. Les scénarios sont multiples: une commune peut offrir son territoire à une grande station (Puy Saint-André/Serre-Chevalier); une grande station peut souhaiter installer dans des communes limitrophes (ou suggérer à ces communes de le faire) des ascenseurs qui desserviront ses pistes (Montgenèvre/Val-des-Prés, Cervières); deux grandes stations peuvent souhaiter se relier en impliquant une tierce commune (... Bardonnèche/Montgenèvre, Névache dans le rôle du jambon en sandwich); une station peut tout bonnement vouloir capter la clientèle d'une autre station (Valfréjus/Bardonnèche). □

L'interconnexion à tout prix entraîne une révision des critères d'implantation d'une station, comme le montre l'association PRO NATURA à propos des projets de la SEGMO de M. SCHNEBELLEN entre Valfréjus et Bardonnèche. Les conditions objectives du terrain n'existent plus. L'exposition, l'enneigement, le risque d'avalanche ne peuvent plus entrer en ligne de compte dès lors qu'il s'agit de relier, de satisfaire un système et non plus de skier.

"Le projet d'installation de remontées mécaniques dans la vallée de Fréjus, entre la France et l'Italie n'améliore pas la potentialité touristique de Bardonnèche mais détruit une portion notable de son environnement naturel et porte à un point intolérable pour une station touristique la concentration urbaine.

"Le domaine skiable proposé est médiocre, d'un enneigement insuffisant parce qu'exposé en grande partie au sud, avec des passages raides impropres au ski (...); de nombreuses avalanches convergent vers le bassin supérieur de la vallée, dans lequel doivent être construits les équipements de remontées (...); la liaison à ski Italie-France est faite au moyen d'une longue chaîne de remontées mécaniques dont quelques unes sont utilisables en descente; l'interconnexion à ski ne peut être que modeste."

En supprimant des zones boisées et un pâturage parmi les plus beaux de Bardonnèche, adapté aux activités de plein air pour en faire un parking, on aboutit à une déchéance du milieu naturel qui se répercute sur la station estivale essentielle à la rentabilité de l'activité touristique.

Le vrai enjeu des interconnexions est, après la spécialisation touristique de la montagne, le choix d'un tourisme d'hiver contre le tourisme d'été. Tout cela est à rapprocher de cette unanimité qui semble se faire contre le tourisme social, du nouvel élitisme (plus la crise est intense et plus les riches sont riches) qui conduit à "cibler" les bonnes clientèles, du non-étalement des vacances, de la mise en place de mini-saisons maxi-rentables. □

REVUES

DANS son numéro 36, le bulletin du G.A.E.R. (3, rue Font-Neuve, 04190 Les Mées) fait le point sur les menaces qui pèsent toujours sur le Verdon ainsi que sur les projets d'extension du domaine skiable du Col St Jean (Montclar). Cette commune qui avait maîtrisé son développement touristique de manière exemplaire est sur le point de sacrifier le tourisme d'été au profit du tourisme d'hiver.

Les Ateliers Savoyards d'Information et de libres expressions (A.S.I.L.E., 7 avenue Loverchy 74000 Annecy) publient un petit livre de 160 pages, abondamment illustré, sur le Groupement d'Éleveurs Mutualistes pour la Santé animale (G.E.M.S.A.) de la vallée du Guiers (Savoie-Isère). Depuis mars 1983, une association d'éleveurs et deux vétérinaires a entrepris de transformer la pratique vétérinaire. Ils posent les conditions de nouveaux rapports entre les deux professions: formation de l'éleveur afin qu'il participe à l'action sanitaire sur son troupeau, priorité à la prévention dans les soins; suppression du paiement à l'acte vétérinaire. Le livre, sous forme d'entretiens, de commentaires, de fiches techniques, de références permet d'apprécier les points forts de cette pratique collective ainsi que ses flous et ses contradictions. Prix: 40 f + 12 f de port.

Le dernier numéro de Novel Temp (Piazza della Vittoria, 29, 12020 San Peire Italie) contient son toujours riche mélange d'histoire contemporaine (avec la Déclaration des représentants des peuples alpins du 19 décembre 1943) et de préhistoire. Citons aussi une étude d'un groupe d'architectes pour la réhabilitation d'un village de la haute vallée de la Stura di Demonte (province de Cuneo) et la requête des filles de la vallée de Luzerne "de courrir après les garçons sans aucun déshonneur; afin que cela puisse

être la cause qu'on ne nous puisse traiter d'effrontées..." (1797).

Aldo Trinchero dans le numéro 65 de la Rivista della Montagna (Via della Rocca 29 10123 Torino) donne un article sur les cadrans solaires, illustré d'exemples provenant de la haute vallée de Suse (Solomiac, Exilles, val de Thures) et du Val d'Aoste.

Une raison, parmi d'autres, de lire L'Autre Journal, cet article (dans le n°3) sur les marmottes menacées de noyade au cours de la mise en eau du barrage de Grand Maison.

L'Anita Berber Revue. Un drôle de nom. Celui d'une danseuse des nuits berlinoises des années 1900, dont on ne sait pratiquement rien, tant dans son art elle mit sa vie en gage. Tous les artistes qui font cette revue - en poésie cinéma, photographie, sculpture - témoignent du "lien très étroit entre l'art et la vie, nos émotions, nos amitiés, nos verdicts, nos rêves". De la description de quelques photos, d'un regard, Gilles Sauzedde nous dit "la frontière (...) d'un récit possible". Même si c'est seulement pour l'errance (silhouette de Wim Wenders à l'horizon), il faut jouer, tourner, filmer, écrire, pour rester "du côté des vivants". L'Anita Berber Revue, c/o Eve Schutz, 7, avenue Chartras, 63000 Clermont-Ferrand.

Vallées, magazine du Briançonnais et de l'Argentierois propose désormais tous les 15 jours de l'information générale et locale, des rubriques (jeunes, associations, informatique). Adresse: Les Arolles, bat.A, 30 Chemin de la Tour, 05100 Briançon.

Le numéro de janvier 1985 (n°18-19) du Cri des Autres (Les Alberts, 05100 Briançon) est intitulé "Tourisme là-bas, tourisme ici". Des professionnels du tourisme, des ex- ou futurs touristes, un sociologue tunisien livrent leur réflexion sur l'Autre: celui qu'on rencontre, celui qu'on nie, celui dont l'image est folklorique et tarifiée, celui dont l'image dérange. Le tourisme: mieux que rien? Machine à moudre la mémoire et l'identité? □

FRONTIÈRE

LES régions frontalières sont toujours plus superstitieuses que les autres", abbé Van Elslande, curé de Petit-Dour, à la frontière franco-belge, à propos d'une affaire de parapsychologie. Le Monde, 4/1183. □

UN FORCENÉ

DE L'ANALOGIE

«POURQUOI un pouvoir qui proclame son souci de pluralisme et sa volonté d'accroître le service civil dans la nation impose-t-il un point de vue aussi laïciste et périmé? L'Etat rencontre l'Eglise en de nombreux points de la société, que ce soit par le Secours catholique ou les handicapés. On subventionne bien l'agriculture de haute montagne!..." Père Henri Madelin, général des Jésuites de France, à propos de la querelle scolaire. Le Matin de Paris, 5/3/84. □

TRANSHUMANCES 21

Jeux de la poudre et Printemps Editorial-nouvelle	1-2
L'emploi agricole salarié dans les Hautes-Alpes	3-5
Le saisonnier et son ombre	6
Trois études sur les saisonniers Logement; Précarité; Statistique	7-8
Entretien avec Maurice CHAPPAZ au sujet du barrage de la Grande Dixence en Valais	9-11
De l'éboueur au perchman	12
Alpes du Sud-Fiction	13
J.CORTAZAR, C.DUNLOP et l'autoroute	14
Sur le front des stations	15
Revue et glanures	16
Les dessins des couvertures sont de Claire COLMET DAAGE et celui de la page 10 de Frédéric SIMON.	

TRANSHUMANCES, revue saisonnière paraît le plus souvent deux fois l'an.

Adresse: Le Rosier, Val-des-Prés 05100 Briançon

Téléphone: (92) 20.12.24.

Dépôt légal à parution

Directeur de la publication: René SIESTRUNCK

Rédaction: Luc MARCHELLO, Marc PASCAL, René SIESTRUNCK

Imprimerie spéciale Transhumances

Abonnement pour quatre numéros: 35 francs

Soutien: 100 francs C.C.P.: 247 38 D Marseille

